

Quand j'ai publié mon premier livre aux éditions de L'Amourier, chez un petit éditeur de l'arrière-pays Niçois, l'aventure était si inattendue et merveilleuse que j'ai pensé qu'il serait le premier et le dernier recueil.

La vie, les rencontres avec les artistes plasticiens et d'autres éditeurs ont finalement développé le chemin. J'en suis aujourd'hui à 6 recueils publiés. Je présente ce fait non par orgueil personnel ou forfanterie mais pour souligner ce que peut être l'acte d'écrire une fois enclenché. L'écriture met en marche une quête sans fin, qui ne peut s'arrêter en route.

Me voici donc à un moment précis qui m'autorise une double question : cette suite de recueils obéit-elle à une accumulation en vrac d'instantanés poétiques ou bien répond-elle à une logique ? Une exigence intérieure ? Par ricochet se pose une autre problématique : chaque recueil lui-même n'est-il organisé que par le hasard des compositions ou bien présente-t-il une structure signifiante ?

Ces deux questions m'ont paru d'autant plus légitimes que ce parcours s'est révélé être, chemin faisant, un parcours unissant la poésie et la foi.

Interroger mon propre travail revient à interroger mon propre cheminement dans l'installation de la foi en moi-même. Se pose dès lors une troisième question : quel rôle a joué la poésie dans cette installation ?

Je réponds d'emblée aux critiques que pourrait soulever cette démarche. On dit fréquemment que les auteurs sont les plus mal placés pour lire leurs textes. Je ne le pense pas ; ils sont des lecteurs comme les autres, ils offrent une lecture et rien de plus ni de moins.

On pourrait également trouver suspect qu'un auteur se penche de la sorte sur son propre travail et y voit un « tout-à-l'ego » totalement déplacé, une surdimension donnée à sa propre création.

Nous savons, nous chrétiens, ce qu'est l'orgueil et il n'est pas question ici de prendre cette route pour glorifier artificiellement un travail qui, somme toute, demeure en marge. Mais nous savons aussi que ce travail a une valeur de témoignage. Je me pencherai donc sur ma route à la fois avec humilité et distance critique.

## II) FINALEMENT COMMENT NAÎT UN POÈME, COMME PREND FORME UN RECUEIL ?

Posons-nous pour commencer quelques questions sur ce qu'est un recueil poétique.

On sait en effet comment s'organise un roman : il suit d'une façon linéaire le déroulement de l'action, même si le Nouveau Roman a quelque peu bousculé les structures. De même qu'une pièce de théâtre suit toujours trois étapes : l'action se noue, se déroule, se dénoue, au gré des coups de théâtre.

Mais qu'est-ce qu'un recueil poétique ? À quelle logique obéit-il ? N'est-il qu'une suite de poèmes accumulés, entassés les uns sur les autres. Un recueil n'est-il qu'un ensemble décousu présentant en vrac des textes venus du hasard ?

Pour répondre à cette question, il faut se demander ce qu'est la création, notamment la création poétique.

On a longtemps pensé que le poème était conçu avant son expression, qu'il était écrit dans la tête du poète et que l'auteur n'était qu'une sorte d'imprimante exprimant ce que l'inspiration lui dictait.

Avec le renouveau de la critique littéraire, le texte abandonne ce statut d'*expression* pour prendre celui de *création*. Et d'un mot à l'autre, il y a plus qu'une nuance. En fait ce sont deux conceptions du processus littéraire qui s'affrontent. Écoutons le critique littéraire Gaëton Picon cité par Jean Rousset :

*Avant l'art moderne, l'oeuvre semble l'expression d'une expérience antérieure ..., l'oeuvre dit ce qui a été conçu ou vu ; si bien que de l'expérience à l'oeuvre, il n'y a que le passage à une technique d'exécution.*

*Pour l'art moderne, l'oeuvre n'est pas expression mais création, elle donne à voir ce qui n'a pas été vu avant elle, elle forme au lieu de « refléter ». <sup>1</sup>*

Le cas de Charles Baudelaire est à cet égard particulièrement révélateur.

Baudelaire a publié ses poèmes par à-coups, au gré des humeurs et des journaux qui voulaient bien l'accueillir.

---

<sup>1</sup> Jean Rousset, **Forme et signification**. Corti, Paris. 1969. Citation de Gaëtan Picon. Introduction P. VII.

Mais la construction des *Fleurs du Mal* a demandé une véritable mise en ordre.

Chaque poème est en effet comme un pas, un pas qui crée le chemin. Un pas qui ne sait pas où il va. Puis, un pas après l'autre, se dessine quelque forme qui apprend au poète quelque chose de lui-même.

Partant de ces découvertes éparses mais révélatrices, le poète construit la structure de son recueil. Il lui donne une forme. La forme qui s'est révélée à lui et qui dit quelque chose de sa propre structure profonde et de sa vie intérieure.

Ces préliminaires de méthode posés je me suis plu à les appliquer à ma propre aventure poétique et spirituelle.

### III) CHEMIN FAISANT

#### A) LE LIVRE GERMINATIF : DÉCAPOLE

Quand j'ai écrit mon premier recueil j'étais tout simplement et benoîtement fasciné par les villes, leur passé, leur devenir, le dessin qu'elles traçaient dans le paysage, le sens de ce dessin, ses transformations. Passionné par Baudelaire et les « tableaux parisiens », animé par son constat lucide : *la forme d'une ville change plus vite, hélas, que le coeur des mortels*. Ce lien unissant la ville et le coeur des mortels me semblait être un sujet à explorer. J'avais donc dans mon tiroir de réserve 6 ou 7 poèmes relevant de villes diverses : Naples, Nice, Grasse...mais me manquait une logique organisatrice et je me voyais mal présenter à une éventuelle publication un recueil qui aurait pu passer pour un guide touristique. La clé me fut donnée, déjà, par une lecture biblique : *Quand Jésus revient du pays de Tyr et de Sidon vers la mer de Galilée en traversant la Décapole (Mr 7:31)*.

Ce mot « décapole » m'a sur-le-champ happé. Il s'est simultanément imposé comme le titre d'un futur recueil et comme son principe organisateur. Tout a pris place autour de ces dix villes réelles ou imaginées, et par un passage vers l'autre rive.

Ce titre et cette force fédératrice venait donc du Nouveau Testament. Je n'étais pas encore converti mais fortement attiré par l'univers poétique des Évangiles et par certains signes de la culture religieuse, certains édifices notamment.

Ce premier livre se présente donc comme un recueil germinatif. Il met en place des appels de la foi mais d'une façon discrète, disparate et dispersé comme autant d'éclairs dans la nuit. Ces éclairs se rapprochent pourtant et le paysage apparaît avec toujours plus de netteté. Sous la plume et par le travail d'écriture le recueil se transforme : ce qui devait être une présentation profane de villes attirantes devint un chemin qui me rapprochait de notre condition humaine et de la foi. Le canevas touristique était progressivement troué par une force spirituelle. Ainsi les clous qui scellent les pavés du centre historique de Grasse renvoient aux clous de la Croix, le temple de Grasse vient prendre sa place dans le poème comme une « nef à la coque inversé ».

Peu à peu ces villes qui devaient refléter mes plaisirs ponctuent une route qui m'amène à sortir de moi pour céder à une attraction qui s'impose avec une prégnance allant en s'accroissant. Comme en témoigne cet extrait :

**tu es celui de la lumière boiteuse. <sup>2</sup>**

---

<sup>2</sup> Yves Ughes. **Décapole**. L'Amourier Éditions. Coaraze. 2002. PP. 68-69

*tu es celui de la lumière boiteuse  
et tu avances dans la nuit alors que je m'agrippe au rocher du sommeil tu effleures et  
forces la nudité des portes et me mènes vers la chaleur de ces muscles enfouis sous la terre  
il nous faut répéter la caresse des pierres jusqu'à la courbe des reins et accepter la vague du  
repos noir  
les collines sont bleues ici abreuvées de mer depuis l'éternité dans l'abandon de leurs  
cuisses les ports deviennent terres  
de fécondation  
(..)  
comme arraché au pire le littoral est un lieu d'appétits dans les croupes en sueur et sous  
les aisselles violettes les hommes viennent s'y accomplir*

*lassées de coudre entre elles des formes marines les ouvrières délaissent les usines  
assistées dans leur maternité elles marchent sur les vagues chaque coup de talon est une  
revendication*

*c'est une tour bâtie à la hauteur exacte du silence elle se défait avec le soleil quand la  
plaine s'apprête à passer la nuit ses feux pourtant demeurent comme ses fresques*

*tu es celui de la lumière boiteuse et je te suis sur les rochers du sommeil.*

De cette évolution dans la conception du recueil s'impose une Pensée de Blaise Pascal qui va irriguer les recueils qui suivent : « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ».

Une présence s'était imposée dans le travail poétique, mais il faudra encore travailler les mots pour entrer en dialogue avec cette présence, et la foi transmise. Pour aimer cette présence, tant il est vrai que le mot aimer doit ici être réinventé. Il me faudra bien 4 autres recueils pour y parvenir.

## B) LES LIVRES DE LA TRAVERSÉE.

### 1. PAR LES RATURES DU CORPS.

« Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ». Se met souvent en travers du chemin ce qui est censé nous rapprocher de Dieu et du Christ. Fils d'immigré italien je me retrouvais tous les mois de vacances dans un petit village du Piémont. Tout y était représentation de scènes religieuses, les tableaux accrochés aux murs des chambres, les fresques qui se trouvaient sous les porches d'entrée, les oratoires consacrés à la Madone. Une telle richesse me fascinait, car tout enfant j'étais attiré par cette mystérieuse présence du Christ. Mais, en même temps, dans un seul et même mouvement la fascination se doublait d'une paralysie. Tous ces êtres, ces saints figés dans l'extase, les yeux tournés vers un ciel inaccessible pour le vulgum pecus, ces Marie portées par des anges potelés et aériens, tout contribuait à me dire que ce monde ne m'était pas ouvert, même s'il m'appelait. Il m'appelait mais se trouvait définitivement hors de portée. Cette contradiction est longtemps restée en moi. Paralysante, cette inaccessibilité peut donc conduire, paradoxalement à l'abandon et nous amener à dire comme L-F Céline : « je n'avais plus suffisamment de musique en moi pour faire danser la vie.

Il a fallu un travail poétique menée en parallèle avec des échanges nourris avec des pasteurs pour arriver sur l'autre rive.

Cette reconquête de l'espoir a pu se faire grâce à deux livres de traversée.

*Par les ratures du corps* est certainement mon plus sombre recueil, il se trouve au bord de l'abandon. Il est la traversée de la laideur du monde.

Puisque les voix du Ciel sont inaccessibles il est si facile de céder à l'horreur du monde pour se complaire en sa culture. Il est si facile de céder au pessimisme tout en pensant que l'issue spirituelle est hors de vue, loin de toute portée.

La vie s'en trouve alors raturée, comme le corps : il n'avance dans la vie qu'en se gommant ou en se mutilant.

Voici donc un personnage qui envahit le poème en prose, attiré par le noir de la ville. « *je commençais ma carrière d'homme aux cheveux sales* ». « *Cette ville est sale et je suis client* ». Il passe par la case prison, à sa sortie il trouve une ville écrasée par une pluie de cendres.

*je saisis dès ma sortie une information qui s'était installée en ville était tombée sans interruption pendant trois jours une pluie de cendres problèmes de propreté et d'hygiène donc chacun redoutait la paralysie ceux des rues populaires qui n'avaient pu acquérir de machine à laver même à 15 euros par mois sur 50 mois mais aussi les maîtres des appartements hight-tech la poussière s'insinuait par toutes les fentes sous les portes détraquant les moteurs les soufflets et les pompes le rythme cardiaque de la cité s'était endiablé se précipitait connaissait des ratés chacun se ruait dans les couloirs des laveries celle automatique de la place Boccace était installée dans un local aux dimensions moyennes la cohue se multipliait en ces lieux de vapeurs tous les cercles de l'enfer y étaient représentés mais sur le mode soft et fun qui sévissait en ce temps les coléreux versaient la lessive avec fébrilité la poudre glissait à côté des godets certains cherchaient à ouvrir le système verrouillé l'un d'eux fut happé par la boue le styx passe par où il peut les autres agités ne purent le tirer l'arracher au flot fangeux plus près de moi un couple s'affairait suintant de laideur gras et abandonné elle offrait une taille lourde et ses seins étaient mal retenus par un chandail aux mailles trop larges lâches cheveux plats en plaques lui la poitrine dénudée ornée d'une chaîne et poilue prairie de tourbe en gésine mystère des temps premiers planté dans des glandes séminales sudoripares surrénales elle avait dû jouer la sibylle cuisses offertes en tranches tu enfanteras dans la douleur et tu enfanteras de la douleur je m'apprêtais encore à juger quand un geste déchira la moiteur de la laverie dans ce lavoir d'infortunes un dysfonctionnement fit que la machine du couple s'emballa l'homme se recula instinctivement trébucha sur le panier à linge sale qui se renversa libérant les crabes de l'aurore il chuta et se releva aussitôt un incident sans gravité mais dans ses yeux montèrent les termes de l'angoisse de la peur de la perte de la mort livrée aux assauts d'une tendresse affolée elle accrocha les mains de son amant et le serra sur son flanc la lumière faisait de ses yeux des vagues arrêtées chargées d'embruns et de galets son corps entier dénouait une chaleur de pinède les rochers sur lesquels elle était installée vibraient encore de la catastrophe évitée tendresse aux bords déchiquetés par la vie elle triomphait avec lui<sup>3</sup>*

L'enveloppe compte donc peu et c'est un pas de plus dans la vie de la foi : le macho et la quasi-clocharde sont ici sauvés par un geste d'amour spontané. Et tout le recueil est traversé par un poème de Dante qui dit l'amour de Béatrice. L'amour surgit ici comme force organisatrice et salvatrice : comme l'affirme Dante : *le jour où tu croiseras le regard de celle qui t'aime tu comprendras le sens de ton chemin*. En poésie les mots nous coûtent trop, ils ne sauraient tricher. Venus du fond de l'imagination, organisé pour l'harmonie dans une structure heureuse ils disent fatalement quelque chose de nous-mêmes, de nos profondeurs. Et nous le

---

<sup>3</sup> Yves Ughes. **par les ratures du corps**. L'Amourier Éditions. Coaraze. 2005. PP. 35-37

découvrons au gré de l'écriture.

Ces pages des *Ratures du Corps* font émerger un besoin de vie et d'amour qui fait écho à la lecture des premiers versets de Jean, et au commentaire qu'en fait Antoine Nouis : *En elle (dans la parole) était la vie. « Dans le Premier Testament la vie est l'objet d'un commandement fondateur : Tu choisiras la vie (Dt, 30.19). Écouter la Parole, vivre la Parole, habiter la Parole, sont autant de façons de choisir la vie. »*<sup>4</sup>

Mais cet écho entre poème et les versets bibliques -leur commentaire- a précédé ma conscience, le lien n'est apparu évident qu'après la composition du recueil. J'ai la faiblesse de croire que le poème a préparé la rencontre avec les Evangiles.

Il en va de même avec le livre intitulé *Capharnaïm, douze stations avant Judas*. Il ne s'agit plus ici de l'horreur du monde ni de sa laideur mais de l'absurdité qui parfois le traverse, notamment quand la mort frappe. Au coeur de la vie, quand elle semble s'apaiser, s'offrir. « Mort, où est ta victoire? » Interroge Paul. De fait la mort se trouve au coeur de nombreuses interrogations, pour nous chrétiens, elles sont intimement liées à la Résurrection.

## 2. CAPHARNAÛM, DOUZE STATIONS AVANT JUDAS.

Quand la mort a frappé dans mon foyer, j'ai ressenti le besoin d'écrire un nouveau livre de traversée, allant de la douleur, de la révolte au retour vers la vie. Voici la douleur.

*ta langue passait fréquemment sur tes lèvres et dans l'épuisement du ciel tu remontais les  
draps j'absorbais alors la chaleur qui me ferait boiter  
il te fallait déplier le corps dans les moulures du quotidien dans la fatigue d'horaires fixes  
tu déposais tes muscles sur des barrières d'azur et je partais  
et je devais partir tu étais cette poche absente de la nuit  
bien avant tout cela un jour  
du wagon nous l'avions vu en même temps ce confident décapité tête posée sur les rails sa  
parole de ballast ne nous disait rien de bon  
tu remontais tes draps dans l'épuisement des récifs tu t'en allais dans des niches  
nécessaires et il ne manquait plus que ça maintenant: ces trous dans les os du temps*

---

<sup>4</sup> Nouis. P. 588. **Le Nouveau Testament.** Commentaire intégral, verset par verset par Antoine Nouis. Volume 1. Olivétan/Salvator. . Lyon/Paris. 2018.

*et que giclent les morsures dans la détresse du paysage tu n'es plus là dans le chantier des siècles inaboutis et c'est ta main qui se fracture dans le fond mauve de la mort les épaules qui scandaient nos jeunesses ne sont plus que lattes vernies dans des vagues sans appel se sont faits nos premiers pas désormais le tramway parcourt le corps de la ville au terminus tu disparaissais et j'habite les odeurs des fleurs qui s'allongent la nuit est lourde sur moi comme un chien se collant à la couche il me faut pourtant faire attention quand je me retourne de ne pas blesser le corps absent nos parts de table se séparent désormais une rallonge dérive sur le chemin de Damas et mène à la cécité du vin je suis le chef d'orchestre des vanités demeurées<sup>5</sup>*

Pour traverser cette douleur, pour faire en sorte qu'elle ne connaisse pas une victoire totale, j'ai opté pour le personnage de Judas. Avec la liberté que permet la poésie et notre approche de protestant. Judas, dans ce recueil, est un révolté, il n'est que cela. Il rejoint Jésus sur cette base et ne peut accéder à l'amour, cet amour qui est victoire sur la mort, il ne peut ni le comprendre ni l'éprouver. D'où son désir d'en finir, de tout saccager par la trahison.

*Judas se trouvait du mauvais côté de la table là où des doigts experts ont effacé l'auréole et définitivement sa majesté pour que jaunisse dans l'éternité le drame d'une Cène rance durant des heures en terrasse son portable posé près du cendrier il avait attendu un coup de fil au moins un sms*

*la nuit tombée il avait dû se résoudre à l'abandon cellulaire l'ardeur fiévreuse des messages l'avait toujours exalté se surprenant parfois à remercier les satellites au plus haut des cieux sauf qu'ici l'intensité était brisée*

*Il ne répond plus*

*Il n'a pas répondu aux appels et son silence déchire le vide du ventre laissant déjà surgir l'excès de bile alors que les ténèbres charrient leur épaisseur*

*alors autant gratter la plaie l'exacerber que le monde paie que tout le monde paie il y en aura bien assez pour tous*

*je connaissais désormais ce que pouvait être l'intensité d'un cœur crématore je me trouvais du mauvais côté de la table à l'heure où l'estomac devient cave en prend les senteurs*

*âcre ma négation de sainteté s'inscrivait dans ma bouche comme aphres à peine différés (..)*

*je m'impose alors dans la trahison des espaces charnels et je les recomposerai jusqu'au triomphe*

*à moi maintenant cette marche de solitude si intense qu'il y a mort par séparation de torts par un baiser par un cri*

---

<sup>5</sup> Yves Ughes. **Capharnaüm douze stations avant Judas**. L'Amourier Éditions. 2010. PP. 53-54

*Judas dit Je  
Je suis à Toi et Te livre<sup>6</sup>*

Une telle voie de saccages ne peut conduire qu'à la disparition de soi, à la pendaison. Et la poésie nous permet de traverser cette tentation d'autodestruction.

Avec la liberté qui est la nôtre je me suis permis de faire renaître Judas. Par son personnage j'ai failli perdre l'amour, j'ai failli le voir rongé par la révolte. Par sa résurrection je le vois revenir apaisé dans notre paysage méditerranéen, véritable merveille de la création.

*j'entrais enfin dans l'ordalie des cigales par l'action de leurs arbres l'île poussait son  
avantage d'expansion jusqu'à la ville  
je me trouvais dans l'épaisseur d'un peuple aux diphtongues ouvertes et aux mains  
heureuses  
sur ces plages des hanches précaires encore s'aménageaient entre toi et moi mes mains  
cherchaient pourtant dans les interstices du rocher les griffures de la mort qui demeurent  
comme arapèdes sur la fracture des cartilages chaque marche ici gravie est montée vers  
une Jérusalem totalement  
dénudée  
et sous les pas poudreux ces aiguilles de pins qui bientôt seront serties  
en couronnes  
non loin de là des blocs de rochers se détachent en deux mots et s'en vont arasant le sens et  
les lèvres  
je suis maintenant me trouve désormais avec ces pins pliés qui bavent au ras des flots sur  
une mer toujours plus vivace<sup>7</sup>*

Ainsi se réalisait un vers venu du recueil germinatif *Décapole* : *Dans cette nef à la coque inversée l'homme peut admettre la conscience des vitraux/ elle se recompose là où les fibres de lumière convergent/de même peut s'accepter la grâce de vivre.*

---

<sup>6</sup> Id. Ibid. PP. 63-65

<sup>7</sup> Id. Ibid. PP. 69-70

### III) LES LIVRES DE L'ACCEPTATION

#### 1. UNE TERRE DE BONNE ESPÉRANCE

L'ensemble de ce recueil pourrait être résumé par un livre de Christian Bobin intitulé « le Très Bas ». Par opposition au Très Haut, François d'Assise a passé sa vie entière à perpétuer l'œuvre du Très Bas, à hauteur d'homme.

Et ce monde bouleversant peut être tout simplement le nôtre quand il est habité par l'humanité, la générosité et le partage, tout ce qui nous vient d'une grâce donnée gratuitement. Comme ce portrait d'une mère ici conçu avec gratitude.

Porte du Signadour 2

Stabat Mater Dolorosa

*je m'inscrivais dans la peur de manquer j'allais pourtant dans les rondeurs des rues dans  
les rues du temps  
le silence des tables se défait maintenant sous cette descente de croix  
le cri de la mère s'est immiscé dans les déchirures du corps  
les côtes saillantes disent cette lutte menée pour le souffle jusqu'à ce que la plaie du ciel  
soit de nouveau béante la mère se tenait dans la douleur en retrait dans une vie aux  
coutures défaites souvent ses efforts s'inscrivaient dans les boutons des jours  
au bas de l'immeuble un panneau indique "eau et gaz" à tous les étages  
par le feu circulent de nouveau des jours de linge propre  
même si les fins de mois sont des lambeaux étendus sur cette colline aux oliviers qui se  
situe dans une mémoire cloutée  
se module un chant qui a tenté de s'opposer à l'affaissement des poumons au dessèchement  
des bronchioles la mère se tient sur la table penchée dressée sur le port  
des saveurs remontent des quais par les rues passent les goûts d'une pleine splendeur avec  
patience caressée  
dans ce vertige se place le geste large des jardins heureux remplis saturés de treilles et le  
vin ne va pas tarder  
généreux  
éloigné de tout souci de purification il dira le miracle des noces  
des carènes et des caroubes  
il faudra alors retenir la folie de l'aveugle qui tire son accordéon au carrefour purement  
vocal en assumer tous les excès  
on en aurait presque la chair de poule de voir cette farine de soleil travaillée par des mains  
que l'on pressent éternelles  
sous la croix la table est mise et je sais désormais que la chaleur de ton corps fera la  
canicule heureuse de mes veines<sup>8</sup>*

---

<sup>8</sup> Yves Ughes. **Une terre de bonne espérance**. 5 sens Éditions. Genève. 2017. PP. 61-63

Dieu n'est pas, en ce qui me concerne, dans la sublimation et l'extase mystique (mais je sais humblement qu'il existe plusieurs portes pour entrer dans la maison du Père). Le Christ s'est fait homme, ses gestes et ses paroles ont révélé le chemin qui mène au Père dans notre quotidienneté, dans nos faiblesses et la simple épopée de la vie usuelle qui sont transcendées par l'amour.

La poésie est ainsi faite que chaque poème en engendre un autre, tout est germinatif en poésie.

Ce portrait de la mère m'a conduit au prochain recueil : *À défaut de se faire*, publié aux éditions Jas Sauvages.

## 2. À DÉFAUT DE SE FAIRE

Quand on s'est mis à l'écoute des mots qui résonnent en nous, quand on a traversé l'horreur du monde et de la mort pour, finalement, accepter *la grâce de vivre* on se retrouve de plein pied dans le monde. En accord avec lui et apte à s'ouvrir à sa beauté. Le moment est venu de la réconciliation et de l'apaisement.

Quand on arrive ainsi à ce stade de la vie, on se retourne et l'on se dit que le chemin a été bien parcouru ; avec ce recueil je me suis dit que j'avais accompli ce qui devait l'être.

Quand on fait ce constat, on peut s'attribuer tous les mérites ou bien se placer sous le verset de Paul : « *qu'as-tu que tu n'aies reçu?* ». C'est bien sûr mon option.

Il est donc temps de rendre grâce, tel est le thème majeur qui traverse ce recueil, voici donc une expansion du texte lu précédemment : reprenant le thème de la mère il l'épanouit avec la force et la densité de la gratitude.

*l'ai croisé dit-elle ahanant dans l'escalier j'ai croisé la voisine dans la rue j'ai croisé aussi  
Fifi j'ai croisé la clocharde du jardin l'ai croisé tant et tant de gens d'amis que l'escalier  
n'en finit plus*

*et les courses pèsent dans ces cabas mal faits*

*l'ai également croisé le Christ sur un mur de misère et sa mère pleurant son corps récupéré  
dans l'au-delà des souffrances au cœur des parasites radiophoniques qui rongent le bois  
hertzien*

*de toute Croix*

*j'ai pu monter les étages comme on va vers un tablier de cuisine  
propre et pur à force de le faire j'ai appris le suc des étales  
mère nourricière je sais désormais les saveurs des herbes et des*

chairs je les tire des nuages et des collines  
et aussi des vagues et de la mer  
je viens des plaines de maïs par-delà les aboiements qui sortent  
de la gueule des calculs obligés je sais nourrir mes enfants  
et les tenir dans mes bras contre l'ardente vocifération des toits  
loin des mâchoires de l'été  
et des morsures d'août  
même si le porte-monnaie est comme un pal en mon foie  
enfoncé au gré des jours et des mois  
je ne connais que trop ces calculs quotidiens ces calculs pour un rien ces calculs posés  
comme pierres jusque dans mes reins  
mais je viens des riches plaines de maïs  
et je sais la splendeur des simples sacrifices  
j'entends et je comprends ces pas qui vont vers l'adolescence le monde est «pop» pour nos  
jeunes il va bien falloir tirer  
L'aiguille au gré des nuits pour que soit orchestrée l'harmonie  
des corps en partance vers quel absolu  
pour que les livres soient des rails de splendeurs déposés sur les  
fronts et que dire du savoir  
je viens des plaines de maïs et je sais l'amour que nous nous  
devons courbés sous le poids des plissures et du temps  
en août les chambres sont asthmatiques et l'escalier n'est plus qu'un réseau de bronches  
congestionnées on y monte dans des  
cabas engoncés  
les valises alors seront chargées et disposées en rangs serrés  
sous l'agencement des dômes piémontais  
là les églises sont des étables de fraîcheur et le lait devient plâtre  
pour de nouvelles fresques charnelles<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Yves Ughes. **À défaut de se faire**. Éditions Jas Sauvages. Marseille. 2021. P. 19

### III) CONCLUSION :

Nous voici parvenus au terme de notre cheminement, de notre chemin, de notre route. Nous n'avons toujours pas éclairci le mystère qui lie souterrainement ce double mystère de l'écriture et de la foi. Tout au moins, partant de ma modeste expérience, puis-je affirmer que la poésie, parce qu'elle échappe à la tyrannie de la raison et parce qu'elle s'enracine dans les émotions, trace des voies pour l'imprévu et accepte l'inattendu. Elle accueille ainsi des traces qui deviennent des signes quand elles entrent dans une cohérence, une approche du monde. Les traces sporadiques du premier recueil sont devenues signes quand elles se sont inscrites dans la Foi.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que tout se déroule dans un processus d'interaction : si la poésie aide la foi à prendre forme, la foi en retour agit sur la forme de la poésie. Je suis en effet frappé quand je remarque que mon parcours se réduit dans l'espace : de 10 villes j'arrive à un ancrage dans ma ville actuelle : Vence. En revanche le temps se dilate puisque du temps présent je revisite la route de mes parents puis de mes aïeux.

La foi a ainsi dicté à mes textes une insertion dans un lieu et dans une histoire. De même qu'elle leur a imposé une métamorphose : d'une poésie mosaïque je passe à une poésie peuplée de personnages et donc plus narrative.

Ces mutations ponctuent une entrée progressive dans le monde.

On le voit, loin d'être décorative la poésie est consubstantielle de la vie. Comme l'affirme Yves Bonnefoy : *le poème n'est pas un texte, mais un objet qui ravit la lumière.*

Nous sommes en plein paradoxe : alors que la poésie est un désordre installé dans la langue, par ses rythmes, sa musique et ses images, tout s'agence et prend corps et cohérence. Quand je me retourne ainsi sur le chemin parcouru je me rends compte que je passe d'un espoir fragile, à peine conquis pas à pas, à une Espérance installée en ses terres.

Pour être bien clair en ce domaine, je préfère laisser la parole à Jacqueline Assaël qui affirme dans son *Petit traité du fol espoir* : *L'espoir, le fol espoir farouche et aventureux, peut précéder la promesse d'accomplissement ou lui être concomitant, et l'accueillir avec surprise ; il est incertain de son bien fondé et de la réalisation de son objet : l'espérance, en revanche, se règle sur la promesse.*<sup>10</sup>

La confiance en la promesse est telle que j'ai pu alors oser être pleinement chrétien et me dire que, pour pleinement me réapproprier ce qui m'a marqué dans les

---

<sup>10</sup> Jacqueline Assaël, *Petit traité du fol espoir*. Éditions Olivétan, Lyon, 2009. Page 23

Évangiles, je pouvais franchir le pas de la réécriture. J'ai enfin osé m'inscrire dans un courant poétique chrétien et protestant, celui de la paraphrase, ce mot étant pris dans son acception originelle et pratiqué notamment aux XVI et XVII ème siècles.

Ainsi prend naissance un dernier recueil, un 6ème publié comme un cadeau à distribuer.

LE LIVRE DE LA COMMUNION POÉTIQUE :  
COMME UNE ENVIE DE CAROUBES.

*Pierre descendit du bateau et marcha sur les eaux et vint vers Jésus.  
Mais, en voyant que le vent était fort, il eut peur et comme il commençait à couler,  
il s'écria: « Seigneur, sauve-moi !  
Matthieu 14. 29-30*

*Mal dire, maudire*

*souvent nos mots sont radeaux naufragés sur les rives ridées de nos finistères  
épaves englouties en notre for intérieur  
au prix de quels vertiges pour quels renoncements  
nous portons en nous des mers incertaines et la peur nous vient de ces rochers qui  
hurlent à l'envi comment entendre et parler  
dans ces cris de mers et de pierres dans le grincement des  
vagues  
tout concourt à défaire l'articulation des sons  
la peur désarticule toute orchestration en surface nous avons reçu des paroles  
d'amour criardes et nouées, elles ont coulé ne demeure sur les lèvres que la bave  
amère des engloutis répandue pour mal dire  
seuls peuvent encore se concevoir de lancinants refrains contre soi-même  
ils disent les percussions concentriques qui ont ponctué tous les appels  
pour mieux les emmailloter dans le vide  
le monde cède aux défilés des ombres tribales rythmés de rancunes et de terreurs  
vespérales*

*un jour peut-être les épaves de nos mers organiques accepteront la charité des  
ressacs pour qu'enfin naisse une parole de création.<sup>11</sup>*

---

<sup>11</sup> Yves Ughes. **Comme une envie de caroubes**. Atelier 249. Contes. 2024